

# Le miracle de Guadalupe au Mexique.

*Un secret pour sortir de la culture de la mort*

P.E.D.V.

Edition Bretagne Métys

## Sommaire

Introduction

1) L'histoire :

1<sup>er</sup> jour – le samedi 9 décembre 1531 :

Première apparition :

Deuxième apparition :

2<sup>ème</sup> jour – le dimanche 10 décembre 1531 :

Troisième apparition :

3<sup>ème</sup> jour – le lundi 11 décembre 1531 :

4<sup>ème</sup> jour – le mardi 12 décembre 1531 :

Quatrième apparition :

Cinquième apparition :

Sixième apparition :

2) Preuves historiques :

Le Nican Mopohua :

Le « codex 1548 » :

Le « récit primitif » :

Le codex Saville ou Codex Tetlapalco :

La « Tira de Tepechpan » :

Petite biographie de Juan Diego :

3) L'enquête scientifique :

Le tissu :

L'image :

Les pigments :

Les yeux :

Les broderies de la tunique :

Les étoiles du manteau :

La formation de l'image :

4) Les deux missions de la Guadalupe :

Une conquête qui tourne au pillage :

Une religion sanglante :

5) L'apparition et ses significations :

6) Chapelet de la Sainte Messe et Notre Dame de Guadalupe :

Conclusion :

### Introduction :

*«Tout est miraculeux dans ce portrait jailli des fleurs cueillies sur un sol complètement aride et qui ne produit que des arbustes épineux. Il est peint sur un tissu si lâche que l'on peut voir le jour à travers. Et pourtant ni sa suprême beauté ni l'éclat des couleurs n'ont été détériorés par l'humidité du lac voisin qui corrode l'or, l'argent et le cuivre. Dieu n'en a fait autant pour aucune autre nation.»* (Benoît XIV en 1754)

Le miracle de la Guadalupe est sans doute l'un des plus émouvants de l'histoire du christianisme et même il fait partie de l'histoire du Salut.

Il s'agit d'un événement majeur survenu en **1531**, à Mexico. D'après les documents qui nous sont parvenus, la Sainte Vierge, apparut à un pauvre Indien du nom de Juan Diego et laissa son image miraculeusement imprimée sur son manteau. Ce manteau **existe toujours** et se trouve aujourd'hui exposé dans une immense basilique à Mexico.

Depuis quelques années, les découvertes scientifiques confirmant le prodige se sont multipliées. Elles viennent de nombre de savants de différents pays et de différentes disciplines et elles paraissent incontestables. Les faits sont là.

Il nous faut aujourd'hui faire l'effort d'écouter le message de Notre Dame de Guadalupe pour nous aujourd'hui, l'apprendre et le transmettre. Jésus nous a donné sa Mère sur la Croix. Elle nous accompagne chaque jour et nous mène directement à son Fils Jésus. Elle est le seul et unique sûr chemin qui conduit à Jésus, l'Unique Sauveur !

Que ce Miracle de Notre-Dame de Guadalupe renforce notre courage ! Ne remettons pas à demain notre oui total à Jésus et remettons totalement notre être aux Deux Cœurs Unis de Jésus et Marie !

#### 1) L'histoire.

Le héros de cette aventure est un pauvre Indien du nom de Cuautlacoactzin, ce qui signifie « Celui qui parle en aigle ». L'aigle étant souvent le symbole du soleil, on peut penser à des sens secondaires comme « Celui qui parle vrai », « Celui qui ne dissimule rien », etc. Cuautlacoactzin naquit probablement en 1474. Il devint chrétien avec toute sa famille et fut baptisé en 1525. C'est alors qu'il prit le nom de Juan Diego, et sa femme, Malintzin, celui de Maria Lucia. Quant à son oncle qui lui avait servi de père, puisque Juan Diego fut très tôt orphelin, il prit le nom de Juan Bernardino. Mais commençons par le récit des événements.

#### **1er jour – le samedi 9 décembre 1531 :**

Le samedi 9 décembre 1531, très tôt, Juan Diego sort de chez lui, à Tlupetlac, pour se rendre au catéchisme à Tlatilolco. C'est alors qu'il entend des chants d'oiseaux qui semblent venir de la colline de Tepeyac. Puis, silence ; ce chant cesse brusquement.

Il s'entend appeler par une voix très douce : « Juanito, Juan Dieguito ! » La voix semble venir du sommet de la colline. Juan Diego intrigué, monte vers ce sommet.

#### **Première apparition :**

Il y rencontre alors une très jeune femme qui lui dit :

"Juanito, le plus humble de mes fils, où vas-tu?"

Il lui répondit "Madame et enfant, Je dois atteindre ton église à Mexico, Tlatilolco, afin de poursuivre les choses divines qui nous sont enseignées et données par nos prêtres et nos délégués et Notre Seigneur.

Elle lui parla alors ainsi:

"Sache et comprends bien, le plus humble de mes fils, que je suis la toujours vierge Sainte Marie, Mère du Vrai Dieu pour qui nous existons, du Créateur de toutes choses, Seigneur du ciel et de la terre. J'aimerais qu'une église soit érigée ici, rapidement, afin que je puisse vous montrer et vous donner mon amour, ma compassion, mon aide et ma protection, parce que je suis votre mère miséricordieuse, à vous, à tous les habitants de cette terre et à tous ceux qui m'aiment, m'invoquent et ont confiance en moi. J'écoute leurs lamentations et je remédie à leurs misères, leurs détresses et leurs peines. Afin d'accomplir ce qu'exige ma clémence, va au palais de l'évêque de Mexico et tu lui diras que je manifeste un grand désir qu'ici, sur cette plaine, une église soit construite en mon honneur; tu lui raconteras dans les moindres détails tout ce que tu as vu et admiré et ce que tu as entendu. Sois assuré que je te serai extrêmement reconnaissante et que je te récompenserai, parce que je te rendrai heureux et digne de récompense pour les efforts et la fatigue que tu vas endurer pour cette mission. Voilà, tu as entendu mes instructions, mon humble fils, va et fais tous tes efforts."

A cet instant, il s'inclina devant elle et dit :

" Madame, Je vais obéir à tes instructions; maintenant je dois te quitter, moi, ton humble serviteur.

Juan Diego va voir l'évêque, Zumarraga, qui l'écoute un moment puis lui dit de revenir un autre jour quand il aura plus de temps. Le jour même, donc toujours samedi, Juan Diego revient au sommet de la colline de Tepeyac pour rendre compte à la Mère de Dieu de sa mission et du refus poli de l'évêque de prêter attention à sa requête.

### **Deuxième apparition :**

La voyant, il se prosterna devant elle et lui dit :

"Madame, la plus petite de mes filles, mon Enfant, j'ai été là où tu m'as envoyé afin de me conformer à tes instructions. Avec beaucoup de difficultés j'ai pénétré dans le bureau du prélat. Je l'ai vu et lui a fait part de ton message, comme tu me l'avais commandé. Il m'a reçu bienveillamment et m'a écouté attentivement mais sa réponse laissait entendre qu'il ne me croyait pas.

Il m'a dit "Tu reviendras et je t'entendrai à mon gré. Je reprendrai tout depuis le début et réfléchirai sur le voeu et le désir qui t'ont amené."

J'ai parfaitement compris de par la façon dont il m'a répondu qu'il pensait que ton désir d'avoir une église qui te soit consacrée est une invention de ma part, et que ce n'est pas ton ordre, aussi je te supplie fortement, Madame, de confier l'accomplissement de ton message à quelqu'un d'important, de connu qui inspire le respect et l'estime, afin qu'on le croie; parce que je ne suis rien, je suis une petite ficelle, une minuscule échelle, une queue, une feuille et toi, mon Enfant la plus petite de mes enfants, ma Dame, tu m'as envoyé à une place que je ne fréquente jamais ni ne m'y repose. Je t'en prie, pardonne moi ce grand désagrément et ne sois pas irritée, Madame.

La Vierge Marie répondit:

" Ecoute, ô le moindre de mes fils, tu dois comprendre que j'ai de nombreux serviteurs et messagers à qui je peux confier l'accomplissement de mon message et l'exécution de mon désir, mais c'est toi précisément que je sollicite et demande de m'aider afin que par ta médiation mon voeu soit accompli. Je t'implore ardemment, toi le moindre de mes fils, et avec fermeté je t'ordonne d'aller demain voir l'évêque. Tu y vas en mon nom et tu lui fais connaître mon voeu intégral selon lequel je lui demande de commencer la construction d'une église. Et dis-lui aussi que c'est Moi, en personne, la toujours-vierge, Sainte Marie, Mère de Dieu qui t'ai envoyé"

Juan Diego répondit:

"Madame, mon Enfant, je ne veux pas te faire de la peine. Joyeusement et de plein gré j'obéirai à tes instructions. Sous aucune condition je ne manquerai de le faire; j'irai accomplir ton désir car non seulement le chemin est pénible mais peut-être que je ne serai pas écouté avec plaisir, ou si on m'écoute on ne me croira peut-être pas. Demain après-midi, au coucher du soleil, je reviendrai te porter la réponse de ton message au prélat. Je prends maintenant congé de toi, le plus petite de mes enfants, mon Enfant et Madame. Repose-toi entre-temps" Juan Diego promet de revenir le lendemain soir, donc le dimanche, lui apporter la réponse de l'évêque.

### **2ème jour – le dimanche 10 décembre 1531 :**

Le dimanche matin, très tôt, Juan Diego va à la messe, puis va voir l'évêque qui l'écoute plus attentivement, l'interroge, et finalement lui dit de demander à la Sainte Vierge un signe pour authentifier sa mission. Il renvoie Juan Diego, mais charge des serviteurs de le suivre et de l'épier pour voir ce qu'il y a derrière toute cette histoire. Peut-être rencontre-t-il vraiment quelqu'un qui abuse de sa naïveté. Mais les serviteurs perdent la trace de Juan Diego et, assez dépités, ils reviennent mettre en garde l'évêque contre Juan Diego qu'ils soupçonnent d'avoir tout fait pour les semer.

Le dimanche soir, Juan Diego apporte la réponse à la Mère de Dieu.

### **Troisième apparition :**

La Sainte Vierge lui dit alors : « Tu reviendras ici demain pour porter à l'évêque le signe qu'il t'a demandé. »

Mais le dimanche soir, en rentrant chez lui, Juan Diego trouve son oncle malade. Or, cet oncle lui était très cher, car Juan Diego avait perdu ses parents quand il était encore tout petit et c'était cet oncle qui l'avait élevé.

### **3ème jour – lundi 11 décembre 1531 :**

Le lundi matin, Juan Diego ne monte donc pas voir la Sainte Vierge. Il va chercher un médecin et revient avec lui pour soigner son oncle auprès duquel il reste toute la journée du lundi. Mais, le lundi soir, son oncle va de plus en plus mal. Il lui dit que, pour sûr, il va mourir et que Juan Diego doit partir, sans faute, le lendemain matin et lui ramener un prêtre.

### **4ème jour – mardi 12 décembre 1531 :**

Le mardi matin, 12 décembre, très tôt, Juan Diego sort donc de chez lui pour aller chercher un prêtre. Toutefois, se rappelant que la Sainte Vierge doit l'attendre sur le chemin, il passe par un autre sentier. Mais, comme il arrive souvent dans chacune de nos vies lorsque nous essayons d'échapper à Dieu, la Mère de Dieu l'attendait à un tournant, au beau milieu du chemin.

### **Quatrième apparition :**

Elle s'approcha de lui au bas de la colline et lui dit :

"Qu'y a-t-il, le moindre de mes fils? Où vas-tu?"

Etait-il affligé ou honteux ou effrayé? Il s'inclina devant elle.

Il la salua, disant: " Mon Enfant, la plus tendre de mes filles, Madame, que Dieu veuille que tu sois satisfaite. Comment vas-tu ce matin? Est-ce que ta santé est bonne, Madame et mon Enfant? Je vais te faire de la peine. Sache, mon enfant, qu'un des tes serviteurs, mon oncle, est très malade, Il a attrapé la peste et est sur le point de mourir. Je dois me hâter vers ta maison à Mexico afin d'appeler un de tes prêtres, aimé de Dieu, pour qu'il entende sa confession et lui donne l'absolution car, depuis notre naissance, nous sommes venus au monde pour nous préserver des oeuvres de la mort. Mais si je pars, je reviendrai ici rapidement afin d'aller porter ton

message. Madame, mon Enfant, pardonne moi, sois patiente avec moi pour le moment. Je ne te décevrai pas, la plus petite des mes filles. Demain je viendrai en toute hâte."

Après avoir écouté les paroles de Juan Diego, la Très Sainte Vierge répondit:

"Ecoute moi et comprends bien, le moindre de mes fils,  
rien ne doit t'effrayer ou te peiner.  
Que ton coeur ne soit pas troublé.  
N'aies pas peur de cette maladie, ni d'aucune autre maladie ou angoisse.  
Ne suis-je pas là, moi qui suis ta Mère?  
N'es-tu pas sous ma protection?  
Ne suis-je pas ta santé?  
Ne reposes-tu pas heureux en mon sein?  
Que désires-tu de plus?  
Ne sois pas malheureux ou troublé par quoi que ce soit.  
Ne sois affligé par la maladie de ton oncle, il n'en mourra pas.  
Sois assuré qu'il est maintenant guéri".

Et à ce moment son oncle fut guéri comme il devait l'apprendre par la suite.  
Quand Juan Diego entendit ces mots de la Dame du ciel, il était grandement consolé. Il était heureux. Il la supplia de l'excuser afin qu'il aille voir l'évêque et lui porter le signe ou la preuve afin qu'on le croie. La Dame du ciel lui ordonna de grimper au haut de la colline où ils s'étaient précédemment rencontrés.

Elle lui dit:

"Grimpe, ô le moindre de mes fils , jusqu'au haut de la colline;  
là où tu m'as vue et où je t'ai donné des instructions,  
tu verras différentes fleurs.  
Coupe-les, cueille-les, rassembles-les et puis viens les porter devant moi."

Juan Diego grimpa sur la colline immédiatement, et comme il atteignait le sommet il fut stupéfait; de voir qu'une telle variété de merveilleux rosiers de Castille étaient en floraison bien avant la saison où les roses devraient bourgeonner car hors de saison elles gèleraient. Elles étaient parfumées et recouvertes des gouttes de rosée de la nuit qui ressemblaient à des perles précieuses.  
Il commença immédiatement à les cueillir. Il les assembla et les plaça dans son tilma.

Le haut de la colline n'était pas une place où pourrait fleurir n'importe quelle fleur car il y avait beaucoup de rochers, de ronces, d'épines, de nopales et de mezquites. Occasionnellement de l'herbe poussait mais c'était au mois de décembre quand la végétation n'était pas gelée.

### **Cinquième apparition :**

Il descendit la colline immédiatement et porta les différentes roses qu'il avait cueillies à la Dame du ciel qui, en les voyant les prit entre ses mains et les plaça à nouveau dans son tilma, lui disant :

"ô toi, le moindre de mes fils , cette variété de roses est une preuve et un signe que tu porteras à l'évêque.  
Tu lui diras en mon nom qu'il y verra là mon voeu et qu'il doit s'y conformer.  
Tu es mon ambassadeur, le plus digne de ma confiance.  
Je te l'ordonne rigoureusement de ne déplier ton manteau qu'en présence de l'évêque et de lui montrer ce que tu portes.  
Tu lui raconteras bien tout; tu lui diras que je t'ai ordonné de grimper au haut de la colline et de cueillir les fleurs;  
et aussi tout ce que tu as vu et admiré afin que tu puisses persuader le prélat d'accorder son soutien à ma demande qu'une église soit construite."

Celle-ci en prend quelques-unes, puis les remet dans son manteau et l'envoie vers l'évêque.

Les serviteurs le font attendre très longtemps. En fait, ils ne veulent pas le laisser entrer. Il reste debout, tête baissée, attendant humblement. Cependant, les serviteurs remarquent qu'il tient quelque chose enroulé dans sa cape. Ils s'approchent, admirent, essaient par trois fois de tirer des roses hors de sa cape, mais en vain, comme si elles étaient peintes, brodées ou cousues. Mais, pourtant, elles embaument.

L'évêque, averti, le fait venir. Juan Diego raconte toute son histoire et, à la fin, pour preuve de son récit, laisse retomber sa cape qui se déroule. Les fleurs tombent à terre, mais, à la grande surprise de Juanito, l'évêque tombe aussi, à ses pieds, à genoux devant lui. C'est que, sur la cape, il vient d'apercevoir l'image de la Mère de Dieu : **apparition de l'image !**

Rentré chez lui le soir même, donc mardi soir, Juan Diego apprend que la Sainte Vierge est apparue aussi à son oncle et l'a guéri (**sixième apparition**). Elle lui a dit que son neveu lui expliquerait tout mais qu'il devait, lui aussi, aller trouver l'évêque et lui raconter comment il avait été guéri.

L'évêque reçoit Juan et son oncle pendant quelques jours dans son palais et demande à Juan Diego de lui montrer où exactement la Vierge lui est apparue pour la quatrième fois. Arrivé sur les lieux, Juan Diego hésite un peu et c'est alors qu'une **source** jaillit soudain du sol à quelque distance de l'endroit où il se trouve. Attiré par ce nouveau phénomène, il reconnaît que c'est exactement là que se tenait la Mère de Dieu lorsqu'elle l'a envoyé cueillir les fleurs sur le sommet de la colline. Ce dernier épisode ne figure pas dans le texte du Nican Mopohua, mais la source existe toujours, limpide et odorante, d'un goût légèrement acide, et les pèlerins y voient tout naturellement un don de la Sainte Vierge. Ils boivent cette eau ou s'en arrosent dans l'espoir d'obtenir ainsi quelque guérison, un peu comme à Lourdes.

Cette fois, bien sûr, l'évêque fut convaincu, et quatorze jours plus tard une petite chapelle était terminée.

## 2) Preuves historiques :

### **Le Nican Mopohua :**

Le document le plus important est le Nican Mopohua, appelé ainsi d'après les premiers mots du texte qui signifient tout simplement : « Ici, est raconté... » L'original, en effet, est en nahuatl, la langue des Aztèques. Il est daté, par la plupart des spécialistes, d'environ 1540-1545 ou peu après. On l'attribue généralement à un noble aztèque, de la maison royale de Tacuba, appelé depuis son baptême : Antonio Valeriano (1520-1605). C'était un homme cultivé, connaissant bien l'espagnol et le latin qu'il avait étudiés au collège de la Sainte-Croix de Tlatilolco. Il y fut plus tard professeur et collaborateur du Frère Bernardino de Sahagun qui le tenait en grande estime. Pendant plus de 35 ans il fut même juge pour les Indiens et gouverneur de Mexico. Antonio Valeriano avait 11 ans quand les apparitions eurent lieu et il eut des contacts personnels, ainsi que son père, avec Juan Diego, le bénéficiaire des apparitions, l'évêque Zumarraga, et quelques autres témoins. Antonio Valeriano avait 25 ans à la mort de Juan Diego.

Ce n'est pas le plus vieux texte de la littérature aztèque qui nous soit parvenu, mais c'est, en fait, le premier texte littéraire en cette langue à avoir été écrit directement, grâce à l'usage de l'alphabet latin.

Le texte du Nican Mopohua fut traduit en castillan par Luis Lasso de la Vega qui l'imprima en 1649, en l'incluant dans un ensemble plus vaste, en cinq parties, consacré à ces apparitions. Le titre général est « Huei Tlamahuizoltica », ce qui veut dire : « Apparut merveilleusement... »

La première partie commence par une invocation solennelle : « Oh, grande Reine du Ciel ! » Cette introduction comporte une brève biographie de Juan Diego et fut probablement écrite par Luis Lasso de la Vega lui-même.

La deuxième partie est constituée par le « Nican Mopohua » rédigée probablement, comme nous l'avons vu, par Antonio Valeriano.

La troisième partie est consacrée à une description de l'image imprimée sur la cape de Juan Diego.

La quatrième partie est connue sous le nom de « Nican Motecpana » (« Ici sont racontés ») et rapporte les miracles accomplis par la Vierge de la Guadalupe. L'attribution de cette œuvre à Alva Ixtlixochitl ne fait plus aujourd'hui aucun doute.

La cinquième et dernière, enfin, le « Nican Tantlica » (« Ici on conclut ») a peut-être été rédigée aussi par Luis Lasso de la Vega.

Don Valeriano confia à un cousin son manuscrit qui, de place en place, finit par échouer dans la bibliothèque de l'université de Mexico avec la collection Sigüenza y Gongora. Le manuscrit original n'a pas pu être retrouvé. Tout ce que l'on peut dire aujourd'hui, c'est que le manuscrit le plus ancien que l'on connaisse fut emporté en Europe, ainsi que deux copies du texte et quantité d'autres ouvrages, en 1867 par José Fernando Ramirez, ancien directeur du Musée national de la ville de Mexico. En 1880, la collection qui comportait 1280 volumes fut vendue aux enchères à Londres et, finalement, les documents qui formaient les « Monumentos Guadalupanos », en cinq volumes, furent rachetés par la bibliothèque publique de New York, où ils se trouvent toujours.

Des recherches intensives permirent d'en retrouver d'autres copies, à Mexico même et dans la bibliothèque de la Société hispanique d'Amérique, à New York.

En France, le Frère Bruno Bonnet-Eymard a retrouvé une copie du Nican Mopohua à la Bibliothèque nationale, dans le Fonds des manuscrits mexicains, ainsi que plusieurs autres versions des apparitions, plus ou moins longues. Les variantes de ces récits l'ont d'ailleurs amené, lui aussi, à se demander si l'unique source était vraiment le Nican Mopohua. Il a plutôt l'impression que, très tôt, il dut y avoir plusieurs récits, à partir de plusieurs témoins, tous étant d'ailleurs d'accord sur l'essentiel, mais avec les variantes normales lorsqu'il ne s'agit pas de simples copies d'une unique source.

### **Le « codex 1548 » :**

Nous possédons aujourd'hui un autre manuscrit. Ce n'est pas à vrai dire un texte, un récit des événements, mais plutôt un dessin comportant quelques inscriptions. Le tout a été réalisé sur peau de cerf et ne mesure que 20 sur 13,3 cm. Ce document a été découvert lors de la préparation d'une « Encyclopédie de la Guadalupe », pour fêter le premier centenaire du couronnement de la Vierge de Guadalupe », en 1895. C'est le R.P. Xavier Escalada, jésuite, qui le fit connaître en 1996. C'est en soit peu de chose et cependant un événement considérable, car il détruit de façon encore plus claire le grand argument de ceux qui voulaient ne voir dans le récit de ce miracle qu'une habile manœuvre de gens d'Eglise, en s'appuyant sur le fait que nous n'avions de ces apparitions et de ce miracle que des témoignages bien tardifs, précédés d'un silence étonnant.

Le document est en effet signé du frère Bernardino de Sahagun lui-même, l'ancien maître de Don Valeriano. Sa signature a été comparée à celle d'autres documents où elle figurait déjà et trouvée tout à fait conforme. De nombreux experts du monde entier ont examiné le précieux manuscrit et l'Université nationale autonome de Mexico a publié un ouvrage de 135 pages apportant les preuves de l'authenticité du document. Ce codex a déjà fait l'objet de nombreuses recherches, non seulement sur cette signature de Frère Bernardino, mais sur les encres employées, les caractères des inscriptions, etc.

Ce manuscrit, faute d'écriture proprement dite, est composé essentiellement de dessins, accompagnés de trois inscriptions en nahuatl, ajoutées en caractères latins. Il faut souligner ici, pour que l'on comprenne bien l'importance de ce codex malgré sa petite taille, que l'on a affaire là au système couramment utilisé par les Indiens pour garder des traces d'un événement historique. Les dessins représentent donc très nettement Juan Diego et la Sainte Vierge, à deux reprises, lors des première et quatrième apparitions. Les inscriptions, en nahuatl, mais en caractères latins, ne font que confirmer l'identification des scènes. Nous avons ainsi :

- 1) « Aussi, en 1531... Cuautlactozin eut l'apparition de notre petite mère bien aimée, notre petite fille de Guadalupe à Mexico ».
- 2) « Cuautlactozin mourut dignement ».
- 3) Le signe et le dessin : « Juge Anton Valeriano ».

C'est ainsi que nous avons la forme exacte du nom que portait Juan Diego avant son baptême : Cuautlactozin, « Celui qui parle comme un aigle » (Ce nom était déjà assez connu auparavant, grâce à divers auteurs, mais avec de nombreuses variantes orthographiques).

Le manuscrit porte une date : 1548. Dans un premier temps on en a conclu, un peu hâtivement, que ce devait être la date du manuscrit, d'où l'appellation un peu malheureuse, mais qui semble devoir lui rester, de « codex 1548 ». C'eut été trop beau ! En réalité, il ne peut s'agir de la date du document lui-même, car celui-ci comporte aussi, comme on l'a vu, le signe d'Antonio Valeriano comme juge et gouverneur de Mexico, charge qu'il ne remplit qu'à partir de 1573 jusqu'à sa mort, en 1605. Le manuscrit est donc certainement, au plus tôt, de 1573 et, au plus tard, de 1590, date de la mort de Frère Bernardino de Sahagun. La date de 1548

correspond donc à la mort de Juan Diego et à celle de l'évêque de Mexico, Frère Juan de Zumarraga, tous deux morts, on le sait par d'autres documents, en juin 1548.

Tout cela n'exclut pas, par ailleurs, évidemment, une possible collaboration de Frère Bernardino de Sahagun à la composition du Nican Mopohua, comme certains le soupçonnent depuis longtemps. Peut-être même peut-on y voir l'œuvre de tout un groupe, rassemblant sous la direction de Sahagun divers témoignages pour en faire une synthèse.

Ce document est capital, non pas tellement par sa date, puisque le Nican Mopohua fut probablement rédigé avant, mais parce qu'il met fin à une objection légitime et très importante des adversaires de l'authenticité des apparitions et du miracle de l'image. On avait, en effet, des témoignages indiscutables sur les relations d'estime et d'amitié qu'il y avait entre Don Valeriano et Frère Bernardino de Sahagun. Le silence apparent de celui-ci, plus que de tout autre, sur le miracle de la Guadalupe, rendait donc ce miracle fort suspect. Voici maintenant cette objection définitivement levée.

### **Le « récit primitif » :**

Mais il y a encore mieux. Un autre texte a été retrouvé, en nahuatl. Ce document date, au plus tôt, de 1547, car la Vierge y demande à un pauvre Indien d'aller voir « l'archevêque » ; or Zumarraga ne reçut ce titre qu'en 1547. Ce texte semble avoir été écrit avant le Nican Mopohua. C'est assez dire toute son importance.

Il s'agit d'une version brève, appelée souvent pour cela « récit primitif ». On y trouve tout l'essentiel, mais réduit à deux apparitions de la Mère de Dieu à Juan Diego, avec le miracle des roses épanouies en décembre et celui de l'image imprimée sur la tilma de Juan Diego lors de sa dernière rencontre avec l'évêque. Mais aucune mention n'y est faite de l'oncle de Juan Diego ni, par conséquent, de l'apparition de la Vierge à celui-ci et du souhait de la Mère de Dieu d'être invoquée en ce lieu sous le nom de Guadalupe.

La découverte de cette version brève s'est faite par étapes. Au début de ce siècle, lors de ses recherches à la Bibliothèque publique de New York, le R.P. Mariano Cuevas S.J. tomba sur une copie du texte nahuatl de ce récit. Cette copie était de la main d'un historien célèbre, José Fernando Ramirez, accompagnée d'une note sur son origine et sa valeur, ainsi que d'une première traduction espagnole. Alerté par cette découverte, il reprit ses recherches à la Bibliothèque nationale de Mexico et y retrouva le texte original, nahuatl, qu'il publia en 1930 dans son album *Historico Guadalupano del IV Centenario*. Ce document aurait d'abord été conservé dans la bibliothèque jésuite de Tepotzotlan. En 1767, lors de l'expulsion des jésuites de toutes les possessions espagnoles d'Amérique, il serait passé à la bibliothèque du collège San Gregorio, pour échouer, finalement, à la Bibliothèque nationale de Mexico. La traduction espagnole fut réimprimée une fois, en 1931. Ce n'est qu'en 1945 que le grand connaisseur de la langue et de la culture nahuatl, Angel Garibay-Kintana, en entreprit l'étude qu'il publia, une première fois en 1945, puis, à nouveau, en 1960. Ce grand spécialiste a d'abord cru que cette version avait été écrite vers 1573 par un historien, Juan de Tovar, mais d'après des documents plus anciens. C'était déjà l'opinion du R.P. Cuevas. Mais il paraît aujourd'hui plus probable que Tovar ne fait que transmettre le document. Celui-ci serait vraisemblablement l'œuvre d'un témoin direct, Juan Gonzalez, avec lequel, nous le savons, il était très lié. Juan Gonzalez, en effet, d'après une tradition orale plus qu'écrite il est vrai, fut l'interprète de l'évêque Zumarraga lors de ses entretiens avec Juan Diego. Nous ne possédons actuellement, malheureusement, aucun texte écrit avant 1720, pour affirmer explicitement le rôle d'interprète de Gonzalez au moment même des entretiens de Juan Diego avec Zumarraga. Mais nous savons parfaitement qu'il jouait ordinairement ce rôle auprès de l'évêque, dès 1531, et, par ailleurs, l'exploration des bibliothèques étant loin d'être terminée, tout espoir n'est pas perdu de retrouver un jour une attestation formelle de sa participation à l'événement. Toutes ces recherches n'ont été entreprises, en réalité, qu'il y a fort peu de temps. L'iconographie semble d'ailleurs donner déjà des indications plus anciennes. Nous aurions donc là le récit d'un témoin direct des entretiens de Juan Diego avec l'évêque Zumarraga.

Cependant, il ne faudrait pas voir autant dans le Nican Mopohua un développement purement littéraire où l'on n'aurait pas hésité à ajouter quelques épisodes, pour embellir le récit. Nous verrons plus loin que nombre des détails qu'il contient sont confirmés par des sources indirectes. La version brève semble avoir été écrite comme un témoignage répondant à des circonstances particulières. Peut-être, comme certains le suggèrent, au moment de la querelle entre les dominicains et les franciscains, pour s'opposer au courant de ceux qui voulaient faire croire que les apparitions avaient eu lieu sous l'épiscopat de frère Alonso de Montufar, dominicain et non du temps de frère Juan de Zumarraga, franciscain. Gonzalez aurait pu alors laisser ce témoignage rapide, parmi ses papiers, alors qu'il était recteur de l'Université pontificale de Mexico, c'est-à-dire vers 1555-1557.

Le Nican Mopohua, au contraire est une œuvre écrite avec soin, un récit détaillé et circonstancié. Antonio Valeriano eut certainement tout le temps d'interroger Juan Diego sur chacun des épisodes des apparitions, de confronter les récits du principal intéressé avec ceux de l'évêque Zumarraga, de l'oncle Juan Bernardino, et même avec ceux des serviteurs de l'évêque.

### **Le codex Saville ou Codex Tetlapalco :**

Il s'agit d'un manuscrit découvert au Pérou, à Tetlapalco, en 1924, par M.H. Saville, d'où les différents noms sous lesquels il est connu. Ce manuscrit est un calendrier peint, se présentant comme une bande verticale, où se trouvent évoqués les événements les plus importants de l'histoire de Mexico-Tenochtitlan depuis, semble-t-il, sa fondation jusqu'en 1531. Le manuscrit continuait certainement au-delà de cette date, mais le haut de la bande est arraché. Il y a d'excellentes raisons de penser que la première partie, concernant la période antérieure à la conquête espagnole, fut commencée un peu avant 1454. Ce manuscrit est peut-être bien ainsi le plus ancien qui nous soit parvenu des civilisations du Mexique. Il a dû être achevé vers 1557. Il est conservé actuellement à la Heye Foundation de la ville de New-York.

Ce manuscrit est fait de maguey, la même variante d'agave que le manteau de Juan Diego. Sa longueur est de 145 sur 26 cm. Il ne s'agit pas d'un texte relatant les événements mais, selon l'usage des anciens Mexicains, de dessins et de symboles servant d'aide-mémoire. Il fallait pour les déchiffrer un expert exercé. Seuls les événements extrêmement importants pouvaient ainsi être évoqués. Il semble bien que le manuscrit Saville donne avec une précision toute particulière les dates d'arrivée des Mexicains sur le lieu où ils fondèrent leur capitale, sur l'achèvement des travaux des digues qui reliaient la ville aux rives du lac, sur les périodes des différents règnes de leurs rois. Or, si les correspondances établies par le père Cuevas entre les signes de ce manuscrit et notre système de datation sont exactes, on trouve bien pour l'année 1531 une évocation en images des apparitions de la Sainte Vierge à Mexico. On y voit l'image d'un saint sur un piédestal et une image de la Sainte Vierge, entourée d'un trait comme dans un cadre, « mains jointes à hauteur de son cœur, la tête inclinée vers son épaule droite, vêtue d'une tunique rose saumon et d'un manteau bleu-vert ». Le plus probable est qu'il s'agit bien là des apparitions de la Mère de Dieu, considérées avec raison, par le peintre de ce calendrier, comme un événement considérable.

### **La « Tira de Tepechpan » :**

Il s'agit d'une bande (« tira ») de papier, un peu à la façon de nos bandes dessinées. Ce manuscrit provient de la vallée de Mexico, plus précisément d'un lieu appelé « Santa Maria Magdalena Tepechpan ». Ce papier de ficus comporte deux registres, séparés par les disques traditionnels qui permettent de repérer très clairement les années. Sur le registre supérieur sont peints les principaux événements survenus dans la seigneurie de Tepechpan et, sur le registre inférieur, les événements importants de l'histoire de Mexico-Tenochtitlan. La période ainsi historiographiée s'étend de 1300 à environ 1590 de notre ère. On admet généralement que ce manuscrit fut réalisé par plusieurs auteurs successifs et achevé vers la fin du 16<sup>ème</sup> siècle. Il semble avoir fait partie de la collection de manuscrits de frère Alva Ixtlixochitl. Après être passé de main en main, il a fini par échouer dans le fonds de documents mexicains de la Bibliothèque nationale de France, à Paris, sous les numéros 13 et 14. On a ajouté aux dessins des inscriptions en nahuatl, mais écrites, évidemment, en caractères latins.

Or, pour l'année 1531, est nettement représenté, de profil, un aigle. De son bec, sort une petite volute bleue qui semble comporter quelques petits points brillants comme des pierres précieuses. Dans le système des symboles aztèques, la petite volute sortant de la bouche indique que le personnage parle. Les pierres précieuses préciseraient que ce qu'il a dit était extrêmement important. Or, le vrai nom de Juan Diego, comme nous l'avons vu, était « Celui qui parle comme un aigle ». La représentation d'un aigle qui parle est donc la transcription exacte, faute d'un alphabet, du nom aztèque de Juan Diego. Or, cet aigle a dit des choses très importantes en 1531.

En revanche, je ne crois pas que l'on puisse encore interpréter les trois personnages qui se trouvent au-dessous de cet aigle comme le faisait le père Cuevas. Un évêque avec mitre et crosse, un soldat portant une lance et un homme portant une grande croix, cela semblait former effectivement une procession. On comprend la tentation de mettre tout cela en relation avec les apparitions elles-mêmes. Cependant, les inscriptions qui accompagnent ces figures ne laissent aucun doute. Là-dessus, la démonstration de X. Noguez est parfaitement convaincante :

La figure de l'évêque indique le départ de Zumarraga pour le Mexique en 1530, le soldat symbolise le retour de Cortès la même année, et le porte-croix représente Sebastian Ramirez de Fuenleal, sorte de second

gouverneur du Mexique, débarqué en 1531. Cela montre bien à quel point ces calendriers laissaient peu de place pour évoquer les grands événements. Ici, ils se bousculent. Et pourtant, au-dessus du porte-croix, cet aigle mystérieux a trouvé place. Il fallait donc que cet événement aussi fût d'importance.

### **Petite biographie de Juan Diego :**

La plupart des historiens s'accordent à dire que Juan Diego naquit en 1474 au calpulli ou quartier de Tlayacac dans le Cuautitlan qui fut établi en 1168 par les membres de la tribu des Nahuatl et conquis par le Chef Aztèque Axayacati en 1467; Ce quartier se trouve à vingt kilomètres au nord de Tenochtitlan (Mexico). Son nom d'origine est Cuauhtlatoazin, qui se traduit par "Quelqu'un qui parle comme un aigle" ou "un aigle qui parle". Le Nican Mopohua le décrit comme un "*macehualli*" ou "*pauvre Indien*", quelqu'un qui n'appartient à aucune des catégories sociales de l'Empire, tels que les prêtres, les guerriers, les marchands,... pas un esclave mais un membre de la classe la plus basse et la plus nombreuse de l'Empire Aztèque. En s'adressant à Notre Dame, il parle de lui-même comme de quelqu'un de rien, et se réfère à cette définition comme pour expliquer son manque de crédibilité aux yeux de l'évêque. Il se dévoue au dur labeur des champs et à la manufacture des nattes. Il possède un terrain avec une petite maison.. Il est heureux dans son ménage mais n'a pas d'enfant. Entre 1524 et 1525, il se convertit et est baptisé de même que sa femme, recevant le nom chrétien de Juan Diego alors que sa femme reçoit celui de Maria Lucia. Il est probablement baptisé par le missionnaire Franciscain, connu et aimé, Fray Toribia de Benavente, appelé "Motolinia" ou "le pauvre", par les Indiens, en raison de sa grande bonté et sa piété. Selon la première enquête officielle faite par l'Eglise concernant les événements, les "Informaciones Guadalupanas", Juan Diego est connu comme un homme religieux et très dévoué, même avant sa conversion. Il est un homme solitaire, de caractère mystique, porté aux accès de silence et à des pénitences fréquentes. Il avait l'habitude de marcher de son village à Tenochtitlan, situé à 14 miles de chez lui, pour s'instruire sur la doctrine. Sa femme Maria Lucia tomba malade et mourut en 1529. Juan Diego alla vivre, alors, avec son oncle Juan Bernardo à Tolpetlac qui était plus rapproché (9 miles) de l'église de Tlatelolco-Tenochtitlan. Il marchait plusieurs miles chaque samedi et chaque dimanche pour se rendre à l'église, partant très tôt le matin, avant l'aube, afin d'arriver à l'heure à la Messe et aux classes d'instruction religieuse. Il marchait pieds nus, comme tous ceux de sa classe, les *macehualli*. Seules les classes sociales plus élevées chez les Aztèques portaient des *cactlis* ou sandales, faites de fibres végétales ou de cuir. En ces matins frais, il portait couramment comme manteau un vêtement en toile de cactus au tissage lâche, un *tilma* ou *ayate* fait de fibres obtenus du cactus maguay. Le coton était utilisé seulement par les classes Aztèques aisées. Au cours d'une de ces marches vers Tenochtitlan, marche qui durait environ trois heures et demie entre les villages et les montagnes, la Première apparition eut lieu à un endroit connu sous le nom de "Capilla del Cerrito" là où la Bienheureuse Vierge Marie lui adressa la parole en sa langue, Nahuatl. Elle l'appela "Juanito, Juan Dieguito", "le plus humble de mes fils", "le dernier de mes fils", "mon petit chéri". Il était âgé de 57 ans, un âge certainement avancé à une époque et en un lieu où l'espérance de vie des hommes était à peine de 40 ans. Après le miracle de Guadalupe, Juan Diego, après avoir laissé ses affaires et sa propriété à son oncle, emménagea dans une chambre près de la chapelle où se trouve l'image sacrée; il consacra la fin de sa vie à propager le récit des apparitions à ses concitoyens. Il mourut le 30 Mai 1548 à l'âge de 74 ans. Juan Diego aimait profondément l'Eucharistie, et par une permission spéciale de l'évêque, il reçut la communion trois fois par semaine, un fait très peu courant à cette époque. Le pape Jean Paul II fit l'éloge de Juan Diego pour sa foi simple, nourrie de la catéchèse et le décrivit (lui qui disait à la Bienheureuse Vierge Marie "*Je ne suis rien, je suis une petite ficelle, une minuscule échelle, une queue, une feuille*") comme un modèle d'humilité pour tous les hommes.

### 3) L'enquête scientifique :

#### **Le tissu :**

Le vêtement que portait Juan Diego est appelé un peu indifféremment « tilma » ou « ayate », car les deux ont la même forme. Il s'agit d'une sorte de cape, manteau sans manche, noué sur l'épaule droite. Mais la tilma est généralement en coton, tandis que l'ayate est tissé en fils d'agave, avec une trame lâche. On sait aujourd'hui qu'il s'agit plus particulièrement de « maguay », une variante de l'agave, appelée « agave potule zacc ». La toile est composée de deux morceaux réunis au milieu, verticalement, par une couture faite de fil de la même origine. L'ensemble, en raison de son usage, n'est pas parfaitement rectangulaire ; sa longueur oscille entre 166 et 168 cm, sa largeur entre 103 et 105 cm. La pièce de tissu devait être légèrement plus longue. Elle fut raccourcie, par le haut, vers 1770, pour permettre de l'insérer dans le cadre actuel.

Selon Sodi Pallarés, spécialiste des métaux de l'université de Mexico, l'ayate présente l'avantage d'être refractaire à la poussière, aux insectes et à l'humidité. Mais c'est néanmoins un tissu extrêmement fragile. Un ayate en agave se conserve au maximum 20 ans. Or, pendant 116 ans, celui-ci fut exposé sans même une vitre de protection. A partir de 1647 il fut protégé par une vitre en deux morceaux dont la jointure était fort imparfaite. Ce n'est qu'à partir de 1766 que l'ayate fut protégé par une vitre en un seul morceau. Or, il s'agit d'une région de lacs, comportant des inondations... des insectes, sans compter l'effet des lampes, des cierges, des ex-voto que l'on y accrocha, des linges, des scapulaires que l'on venait frotter sur l'image, des fidèles qui venaient baiser l'image, la toucher, la caresser, avant la pose des vitres (et même parfois après).

Au 18ème siècle, on hésitait encore sur la nature exacte du tissu. On ne savait pas s'il s'agissait d'agave ou d'iczoatl. On fit donc confectionner deux ayates en chacun de ces deux tissus et on fit peindre sur eux des copies de l'original. Ces deux copies furent très vite détruites par le temps.

En 1791, en nettoyant le cadre d'argent, on fit couler un peu du produit sur l'angle supérieur droit de la toile. L'acide aurait dû la crever. Seules quelques taches jaunâtres apparurent et, avec le temps, elles disparaissent peu à peu !

Le 14 novembre 1921, un attentat eut lieu dans l'église de la Guadalupe pour tenter de détruire la toile. Une bombe fut placée dans un bouquet déposé au pied de l'autel. Le marbre vola en éclats. Les vitres de l'église tombèrent, ainsi même que celles des maisons alentour. Le lourd crucifix de bronze qui se trouvait sur l'autel fut courbé par la violence de la déflagration. Mais, au-dessus de l'autel, la vitre de l'ayate resta intacte, ainsi que la toile et son image.

### **L'image :**

L'image elle-même mesure 143 sur 55 cm. Elle est directement imprimée sur le tissu d'agave sans aucun apprêt, aucun fond, ce qui est normalement impossible. Même lorsqu'il s'agit d'une toile beaucoup plus fine, on pose d'abord une couche faite de colle et de craie, ou tout autre enduit, pour éviter que les fils n'apparaissent à travers la peinture, mêlant leur propre dessin à celui de l'artiste. Cet apprêt évite aussi que la toile ne boive la peinture. L'absence totale d'un quelconque apprêt est donc déjà, pour un professionnel, un phénomène inexplicable.

Cette particularité, tout à fait extraordinaire, avait déjà été remarquée lors de l'enquête menée au 17ème siècle. Le R.P. Francisco de Florencia S.J., mort en 1695, a rapporté comment des peintres avaient examiné la toile aussi bien à l'envers qu'à l'endroit et constaté ainsi qu'il n'y avait, sans aucun doute possible, aucun apprêt, aucune couche préparatoire d'aucune sorte, puisque toute l'image avec toutes ses couleurs elles-mêmes se voyait aussi bien sur le revers de la toile qu'à l'endroit.

Le grand peintre mexicain du 18ème siècle, Miguel Cabrera, mort en 1768, fit la même constatation et la rapporta dans sa longue description de l'image miraculeuse.

Ajoutons encore qu'on ne peut, même au microscope, distinguer aucun coup de pinceau. Les couleurs forment une surface unie comme sur une photo. Le tissu d'agave a fonctionné comme une pellicule photographique recevant directement l'image par un effet de projection mystérieuse. Phénomène évidemment absolument unique et totalement inexplicable !

### **Les pigments :**

En 1936, Richard Kuhn, chimiste allemand et prix Nobel de chimie, reçoit deux fibres de cet ayate (une comportant du rouge, une comportant du jaune). Sa conclusion : les colorants ne sont d'origine ni minérale, ni végétale, ni animale, mais d'origine complètement inconnue. Malheureusement nous n'avons toujours pas d'autres détails sur ces tests. Jody Brant Smith est arrivé à contacter le fils du prix Nobel, mais il n'a pu obtenir de lui aucune précision concernant les tests effectués. Le protocole des expériences a-t-il été détruit pendant la dernière guerre, ou se trouve-t-il oublié quelque part ? Nous n'en savons rien.

En 1979, le 7 mai, Jody Brant Smith et Philip Serna Callahan, tous les deux de la Nasa, entreprennent de nouvelles recherches. Smith est professeur de philosophie des sciences et de l'esthétique. Il travaille déjà avec une équipe de sindonologie. Callahan est un expert en peinture. Ils prirent, cette nuit-là, 75 photos dont quarante sous lumière infrarouge. En avril 1981, Smith et Callahan purent réaliser plus de cent nouvelles photographies, certaines avec des lumières proches de l'ultraviolet ou de l'infrarouge, certaines portant sur des détails repérés grâce aux expériences précédentes. Une fibre du tissu fut prélevée en bordure pour analyser sa composition, etc.

La première constatation, qui ne semble peut-être pas très importante pour des non-spécialistes, c'est l'absence totale d'esquisse sous-jacente à l'image. Comme ils le notent eux-mêmes, l'absence d'esquisse préparatoire ne suffit pas à prouver l'origine miraculeuse de l'image, mais la présence d'une telle esquisse aurait suffi à prouver qu'il s'agissait d'une œuvre humaine.

Deuxième constatation : aucun craquelé n'apparaît sur l'image, après quatre cent cinquante ans ! Or, ce phénomène est normalement inévitable. Quel que soit le procédé utilisé lors de la peinture d'un tableau, il y a nécessairement un élément humide. Celui-ci s'évapore avec les années et la peinture, en se desséchant, se craquèle.

La troisième constatation concerne les pigments : le bleu du manteau est de pigment inconnu. Callahan se livre à un certain nombre d'hypothèses sur la composition de ce pigment, mais aucune n'est satisfaisante : La couleur du manteau ressemble bien à la nuance que l'on trouve sur les fresques mayas primitives ou sur les « livres » en peau de bêtes des Mixtèques. Ces couleurs semblent avoir été faites d'oxyde de cuivre... mais on est ici devant un phénomène inexplicable, car tous ces bleus sont semi-permanents et connus pour faner considérablement avec le temps, surtout dans les pays chauds » Le bleu du manteau de la Vierge est, au contraire, « d'une intensité égale, non fanée..., d'un pigment bleu à demi transparent, inconnu... aussi brillant que s'il avait été posé la semaine dernière ».

Le rose de la tunique est d'une luminosité exceptionnelle : « De tous les pigments étudiés, le rose est de loin le plus transparent... et finalement inexplicable. »

Certains commentateurs de ces recherches avaient pensé à une explication fort simple : quelques artistes, au service de l'Eglise, auraient périodiquement repassé quelques couches pour garder aux couleurs toute leur fraîcheur. Mais, affirme Smith, il n'y a, sur ce bleu ou sur ce rose, « absolument aucun signe de retouches, aucun coup de pinceau, aucun craquelé, aucun pigment écaillé.

Bref, la brillance intacte des couleurs turquoise et rose reste inexplicable ». Et cela d'autant plus que l'image n'a pas du tout bénéficié de mesures de protection particulières contre la lumière comme on le fait aujourd'hui dans les musées pour les œuvres anciennes. Bien au contraire !

Callahan a mesuré l'intensité de la lumière ultra-violette émise par un seul cierge du type de ceux que l'on utilise couramment dans les églises. Il a obtenu plus de 600 microwatts ! « Si l'on multiplie, dit-il, ce résultat par les centaines de cierges votifs disposés sur l'autel d'une petite chapelle, tout près de l'image, sans la protection d'une vitre qui filtrerait cette radiation ultraviolette, on ne peut pas comprendre comment l'image a pu même résister. L'excès de rayons ultraviolets décolore rapidement la plupart des pigments, qu'ils soient organiques ou inorganiques, particulièrement les bleus. Pourtant, le portrait originel garde toute sa fraîcheur et son éclat, comme au jour de sa formation. »

Les couleurs du visage et des mains constituent un mystère encore plus troublant. Leurs nuances changent selon qu'on s'approche ou qu'on s'éloigne de l'image. Callahan, qui a étudié le phénomène d'iridescence que l'on trouve sur les plumes des oiseaux et les écailles des papillons ou des scarabées, explique que ce phénomène est dû à une diffraction de la lumière sur une surface irrégulière. Certains auteurs avaient pensé à une sorte de lotion ou de teinture particulière ; d'autres avaient émis l'hypothèse que les fibres avaient déjà été teintées avant le tissage de la toile. Mais, écrit Jody Brant Smith, « quand Callahan et moi-même nous examinâmes le visage à travers une loupe, dans cette nuit du 7 mai 1979, nous comprîmes qu'aucune explication ne pouvait rendre compte de toutes ses mystérieuses propriétés ». Détail particulièrement surprenant : certains défauts de la toile concourent à la beauté de l'image qui « tire avantage du manque d'apprêt de la toile pour lui donner profondeur et la rendre plus semblable à la vie. Cela est particulièrement évident pour la bouche où une fibre grossière du tissu s'élève un peu au-dessus du niveau du reste de la toile et suit parfaitement le bord supérieur de la lèvre. La même imperfection maladroite se retrouve sous la partie éclairée de la joue gauche et sous l'œil droit ».

### **Les yeux :**

Les yeux paraissent absolument réels, vivants. Examinés par les ophtalmologues, avec leurs appareils, ils leur semblent creux et brillants comme les yeux des personnes vivantes. Voici comment le docteur Rafael Torija Lavoignet expliquait au Frère Bonnet-Eymard la découverte qu'il fit le 23 juillet 1956 : « Quand on dirige la lumière de l'ophtalmoscope sur la pupille d'un œil humain, on voit briller un reflet lumineux sur le cercle externe de celle-ci... En dirigeant la lumière de l'ophtalmoscope sur la pupille de l'œil de l'Image de la Vierge, apparaît le même reflet lumineux. Et par suite de ce reflet, la pupille s'illumine de façon diffuse donnant l'impression de relief en creux... Ce reflet est impossible à obtenir sur une surface plane et, qui plus est, opaque... J'ai par la suite examiné au moyen de l'ophtalmoscope les yeux sur diverses peintures à

l'huile, à l'aquarelle, et sur des photographies. Sur aucune d'elles, toutes des personnages distincts, on n'apercevait le moindre reflet. Tandis que les yeux de la Sainte Vierge de Guadalupe donnent une impression de vie. »

Déjà en 1929, Alfonso Marcué, photographe officiel au service de l'ancienne basilique, avait remarqué, sur une photo en noir et blanc qu'il avait prise lui-même, qu'il y avait dans l'un des yeux de l'image de la Vierge le reflet d'un homme barbu. Il avait aussitôt informé la hiérarchie de cette découverte, mais pendant la persécution religieuse les autorités de l'Eglise préféraient ne pas attirer l'attention sur elles.

29 mai 1951, à 20h45 : J. Carlos Salinas Chavez découvre avec une loupe, sur une simple photo en noir et blanc qu'on lui a fournie, qu'il y a un homme barbu dans l'œil droit de l'image. Puis, il le découvre aussi dans l'œil gauche. Il prend cet homme barbu pour Juan Diego. On l'identifiera ultérieurement plutôt à un hidalgo espagnol.

27 mars 1956, mais relaté seulement le 26 mai 1956. Javier Torroella Bueno, ophtalmologue, confirme ces découvertes.

20 septembre 1958, le docteur Rafael Torija Lavoignet découvre dans l'un des yeux que le phénomène de Purkinje-Samson y est parfaitement respecté. Il s'agit là d'un phénomène optique mis en évidence d'abord en 1832, à Breslau, par le docteur Purkinje et confirmé à Paris par le docteur Samson dans un ouvrage publié à Bruxelles en 1838. Selon cette loi optique, un objet bien éclairé se trouvant entre 30 et 40 centimètres d'un œil va s'y refléter trois fois. Une fois dans le sens normal, la tête en haut, sur la surface de la cornée ; une deuxième fois, inversée, la tête en bas, sur la surface antérieure du cristallin, et une troisième fois, à nouveau en sens normal, sur la surface postérieure du cristallin. Les trois images correspondent à des tailles différentes bien précises. Pour les observer, il faut diriger vers l'œil un faisceau très étroit de lumière intense et à courte distance. En imprimant au faisceau de lumière de petits mouvements, on observe plus facilement ces images. Celles qui sont en sens normal, la tête en haut, se déplacent alors dans le même sens que le faisceau de lumière. Celle qui se présente inversée, la tête en bas, se déplace dans le sens inverse du faisceau.

5 août 1975 : le phénomène est vérifié par le docteur Amado Jorge Kuri.

1975 encore : quelques mois plus tard, nouvelle constatation effectuée par le docteur Eduardo Turati Alvarez, ophtalmologue réputé.

23 décembre 1975 : le docteur José Roberto Ahued reconnaît dans un témoignage écrit qu'il a bien constaté le même phénomène.

9 janvier 1976 : nouveau témoignage rendu par le docteur et professeur Enrique Graue, directeur de l'Institut mexicain d'ophtalmologie.

21 février 1976 : témoignage du docteur Torroella...

Stupéfaits, tous les chercheurs doivent reconnaître le même phénomène, ainsi vérifié plus de vingt fois. Mais dans un article plus récent, du 24 août 1987, le docteur Jorge E. Padilla signale qu'Aste Tonsmann, de l'Université Cornell (New York), a encore découvert dans les yeux de l'image de la Vierge trois autres reflets. L'un de ces reflets, révélé par le docteur Tscherning, se trouve sur la face postérieure de la cornée. Les deux autres, découverts par les docteurs Vogt et Hess, sont situés dans le noyau du cristallin. A la différence des précédents, ils ne se déplacent pas en fonction des mouvements du faisceau lumineux. Or, le professeur Aste Tonsmann a retrouvé ces trois reflets dans les yeux d'une photographie non retouchée de la Vierge de Guadalupe. Il est très important de souligner en outre que ces reflets ne peuvent être observés que sur des yeux vivants de personnes vivantes, jamais sur des peintures.

Février 1979 : José Aste Tonsmann travaille sur photo avec un microdensitomètre. C'est l'appareil qu'il utilise pour analyser les images de la Terre retransmises par satellites. Dans un carré de 1 X 1 millimètre, son appareil distingue 1600 points. Pour certains détails, il règle son appareil pour analyser 27778 points dans un millimètre carré. Des agrandissements sont ensuite réalisés, selon les cas, de trente à deux mille fois.

Il ne faut pas oublier que ces reflets ne se trouvent que dans la cornée des yeux et que, sur l'image, la cornée n'a que sept à huit millimètres de diamètre. En outre, comme on peut le voir sur les photos, les paupières de la Vierge sont à moitié baissées. Les images obtenues sont cependant loin d'être aussi nettes qu'on le souhaiterait. Mais cela provient surtout du fait que le tissu lui-même a une trame trop lâche.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que l'existence de reflets dans l'œil n'a été vraiment démontrée que dans les années 1880 par von Helmholtz. L'idée même d'essayer de peindre de tels reflets était donc complètement impossible au 16ème siècle, sans parler des reflets de Purkinje-Samson, de Tscherning, de Vogt et de Hess. Par ailleurs, une telle finesse d'image était absolument inconcevable. Reste à savoir, évidemment, comment ces reflets ont pu se former et s'imprimer ainsi sur l'ayate de Juan Diego comme sur

une plaque photographique. On est ici, en pleine folie. Mais les images sont là. On ne peut simplement les ignorer.

Les photos utilisées ont été très nombreuses, toutes prises directement sur l'original – et la majorité d'entre elles sans la vitre protectrice – en noir et blanc, en couleurs, en positifs, en transparents et en négatifs.

La numérisation (ou digitalisation) permet de récupérer des détails qui sont perdus pour nos yeux. L'œil humain peut distinguer, par exemple, de 16 à 32 nuances de gris, alors que le microdensitomètre peut en distinguer jusqu'à 256.

Plusieurs sortes de filtres ont été utilisées. D'abord des filtres de confirmation qui, en éliminant les taches accidentelles, mettent en valeur automatiquement les véritables contours des objets. Puis des filtres visant à accentuer ou réduire les contrastes, selon les cas, pour faire ressortir certaines parties des photos.

Le professeur Tonsmann a réalisé une contre-épreuve très simple. Il a fait photographier les yeux de sa fille en train de regarder devant elle et il a constaté qu'il était effectivement possible de reconnaître ainsi ce qui se trouvait devant elle au moment où la photo a été prise.

Benitez signale deux autres contre-épreuves, l'une réalisée par Jesus Ruiz Ribera du 7 septembre 1957 au 7 décembre 1958, l'autre par le professeur C. J. Wahlig de Woodside (New York) en 1962, avec une quarantaine de photos. Les résultats confirment parfaitement la possibilité pour la cornée de l'œil de fonctionner comme un miroir convexe, permettant de reconnaître, avec un peu d'exercice, ce que la personne photographiée voyait au moment de la prise de vue.

L'homme barbu devait se trouver à une distance de 30 à 40 centimètres des yeux de la Vierge au moment de la formation de l'image, c'est-à-dire extrêmement près.

On a pu reconnaître ainsi, successivement, dans les yeux de la Sainte Vierge : un Indien (probablement Juan Diego) ; un franciscain très âgé sur la joue duquel on croit reconnaître une larme (probablement l'évêque Zumarraga) ; un jeune homme qui se tient la barbe dans une attitude de grande perplexité (celui pour lequel le phénomène de Purkinje-Samson a été vérifié) ; un autre Indien, dont le corps apparaît en entier, torse nu, les lèvres entrouvertes, dans l'attitude de la prière ; une femme aux cheveux crépus (probablement une servante noire de l'évêque) ; une femme avec deux enfants et un bébé enveloppé sur son dos ; un autre homme avec un sombrero qui semble parler à cette femme ; un autre homme et une autre femme qui semblent observer la scène ; une partie d'un meuble et une partie de la courbe du plafond, etc.

Dernières découvertes de Tonsmann : dans l'œil de l'Indien nu et assis, il semble que l'on ait le reflet d'un Indien avec un grand nez aquilin, pommette saillante, qui pourrait bien être Juan Diego. Enfin dans l'œil de cet Indien et dans celui de l'homme barbu, ces deux personnages se trouvant être plus grands que les autres parce que probablement plus près de la Mère de Dieu, les reflets découverts semblent suivre, eux aussi, la loi de Purkinje-Samson. Mais les dernières recherches de Tonsmann remontent déjà à 1981, et, depuis, les appareils disponibles ont encore été bien améliorés. Il devait être possible de reconstituer maintenant le relief de la scène, c'est-à-dire la position respective de chacun des personnages.

En 1991, des examens conduits par des ophtalmologues réputés, sous la direction de Jorge Escalante, ont constaté que le bord des paupières de l'image présentait les signes très nets d'une microcirculation artérielle.

### **Les broderies de la tunique :**

Pendant très longtemps, les Occidentaux n'ont guère prêté attention aux dessins de la tunique. Nous n'y voyions qu'ornements. Or, depuis quelques années, la connaissance des civilisations préhispaniques a considérablement progressé. Les fouilles archéologiques se sont multipliées, ainsi que les publications de textes anciens. Le langage symbolique des anciens Aztèques est aujourd'hui mieux compris, et quelques chercheurs particulièrement attentifs ont commencé à se demander si les dessins de la tunique de l'Image de la Guadalupe ne constituaient pas tout un message, destiné tout particulièrement aux Indiens de cette époque et clair pour eux, parce qu'il était écrit selon leurs symboles habituels. Il faut d'ailleurs noter que ces dessins ne tiennent aucun compte des plis formés par l'étoffe. Ils constituent un ensemble parfaitement plat qui n'est perturbé par aucune des lignes marquant ces plis.

L'un des symboles les plus frappants se trouve juste sous le nœud de la ceinture. Il est formé de quatre pétales de fleur autour d'un petit rond central. Ce symbole porte un nom particulier, c'est un « quincunce », qui correspond au signe cosmologique et théologique du « Nahui Ollin », ou signe des quatre mouvements. C'est la seule fleur de ce type sur toute la tunique et elle se trouve précisément au centre du ventre de la Vierge enceinte. Nous en verrons mieux l'importance un peu plus loin.

D'autres fleurs paraissent, à première vue, assez semblables, mais elles comportent en réalité, entre les gros pétales, d'autres pétales, plus minces. Ces fleurs correspondent pour les Aztèques au signe de Vénus, tel qu'on le trouve dans de nombreux codex préhispaniques.

Il est encore important de noter que les grandes formes couvertes de fleurs correspondent assez exactement au signe symbole de la colline (« Tepetl »), bien connu par les codex du 16<sup>ème</sup> siècle. Quelques-unes de ces fleurs se terminent par une pointe en forme de narine (« Yacatl »), ce qui veut dire que nous avons là, comme sous une forme de rébus habituelle aux manuscrits aztèques, le nom même de la colline des apparitions : « Tepeyacatl », la colline qui était miraculeusement couverte de fleurs en un jour où celles-ci étaient impossibles.

Très impressionné par ces premières découvertes, le Père Mario Rojas essaya alors de voir si l'on pouvait aller plus loin. Il découvrit ainsi que les différents signes de la tunique semblaient correspondre à la carte du Mexique à une échelle de 1 : 1 000 000.

Encore me suis-je limité ici aux correspondances les plus importantes.

### **Les étoiles du manteau :**

Des recherches récentes semblent bien démontrer que les étoiles disposées sur le manteau bleu de la Mère de Dieu correspondent à la position exacte des constellations, vues de Mexico, au matin du 12 décembre 1531, à 10h40, au moment même où le Soleil marquait le solstice d'hiver. N'oublions pas que ce moment précis a une importance capitale dans l'Amérique préhispanique. La grande question que se posent avec angoisse tous ces peuples est de savoir si les nuits vont continuer à s'allonger, plongeant peu à peu le monde dans une nuit totale, sans fin, ou si le Soleil va peu à peu reprendre des forces et recommencer à illuminer la Terre et à la réchauffer. Or, c'est exactement à ce jour et à cette heure que Juan Diego a dû déployer son manteau devant l'évêque Zumarraga.

Ce qui me semble accréditer les résultats de ces recherches, c'est la contre-épreuve réalisée par leurs auteurs pour voir si le hasard pourrait expliquer une telle coïncidence. Or, ni sur de quelconques objets ornés d'étoiles, ni sur cent cinquante peintures de la Vierge des 17<sup>ème</sup> et 18<sup>ème</sup> siècles ils n'ont pu constater des groupements d'étoiles correspondant même à une seule constellation, encore moins, évidemment, à un ensemble de constellations réelles. Ces études ont été menées avec une très grande rigueur et ont fait l'objet d'une publication tout à fait remarquable. Précisons que les étoiles ne sont pas disposées sur le manteau comme une représentation des constellations, telles qu'on aurait pu les voir ce jour-là, à partir du sol, en regardant vers le ciel. Il ne s'agit pas d'une représentation, mais d'une projection, comme si de mystérieux rayons avaient émané directement de ces lointaines étoiles pour venir s'imprimer sur le manteau de la Mère de Dieu. Le dessin de ces constellations est donc interverti, gauche/droite, par rapport aux représentations habituelles, comme un texte que l'on présente devant un miroir. De plus, « la voûte céleste » étant, par définition, une surface courbe, enveloppante, l'image des constellations s'est reproduite sur le manteau de la Vierge un peu à la manière des peintures anamorphiques.

Comme le manteau de la Mère de Dieu est ouvert, un certain nombre de constellations se trouvaient hors du champ turquoise de son manteau. Mais les appareils modernes permettent, sans problème, de retrouver quelle aurait été néanmoins leur position normale, selon le même processus de projection.

La constellation de la Couronne boréale arrive sur la tête de la Mère de Dieu, le signe de la Vierge sur sa poitrine, à la hauteur de ses mains ; le signe du Lion sur son ventre (notez que l'étoile la plus importante du Lion s'appelle « Regulus », c'est-à-dire « le petit roi » ; ce qui correspond bien à l'Enfant-Jésus dans le ventre de Marie) ; le signe des Gémeaux, à la hauteur des genoux, et le géant Orion, là où se trouve l'ange, sous les pieds de la Vierge. Le signe du Lion surplomberait donc, au zénith, le signe brodé sur la tunique, cette étrange fleur de quatre pétales, elle-même signe des quatre mouvements de la cosmologie nahuatl. Or, il se trouve que dans la langue nahuatl le signe du Lion n'est pas identifié, comme chez nous, à un lion, mais comme le signe des quatre mouvements, le « Nahui Ollin », centre du monde, centre du ciel, centre du temps et de l'espace ! Le même signe exprime donc la même idée (le Christ roi et centre du monde), selon le langage propre à chacune des deux cultures.

### **La formation de l'image :**

Nous avons dans les yeux de la Vierge tous les personnages qui étaient présents dans la pièce au moment où Juan Diego a déroulé son vêtement et laissé les fleurs rouler à terre. L'image se serait donc imprimée sur

l'ayate à ce moment-là et non sur la colline de Tepeyac. Mais, le plus fantastique, c'est qu'il semble bien que nous ayons dans ces reflets Juan Diego lui-même au moment même où il déroula son manteau. L'hypothèse qui semble s'imposer est donc la suivante :

La Mère de Dieu devait se trouver, invisible, dans la pièce, à ce même moment. Tous les personnages de la scène se sont alors imprimés invisiblement dans ses yeux invisibles et c'est alors tout son corps invisible qui s'est imprimé sur l'ayate de Juan Diego.

#### 4) Les deux missions de la Guadalupe.

Les Espagnols n'étaient pas encore bien nombreux au Mexique. Il avait suffi d'une poignée d'entre eux pour conquérir des territoires immenses. Ce n'étaient pas, pour la plupart, des guerriers entraînés mais plutôt des aventuriers, sans discipline et sans expérience. Ils n'avaient pu emporter sur leurs navires que vingt chevaux et beaucoup périrent lors des premiers combats contre les Tlaxcalèques, bien avant d'arriver à Mexico. Quant aux armes à feu, canons de petit calibre ou arquebuses, elles étaient fort lentes et ne pouvaient guère tirer plus de trois fois avant que l'on en vînt au corps à corps. A vrai dire, une telle percée n'avait été possible que grâce à un concours tout à fait exceptionnel de circonstances. Cet empire, malgré toute sa splendeur, allait lentement vers sa fin.

Des prodiges dans le ciel avaient donné l'impression que cette fin était désormais proche. Mais, surtout, certaines prophéties locales semblaient l'annoncer et ont dû influencer profondément les esprits des Aztèques et de leurs vassaux, les incitant à admettre que tout combat était désormais inutile, leur destin étant déjà fixé et l'heure de son accomplissement arrivée.

C'est le cas certainement de la vision qu'eut en 1509 la propre sœur de l'empereur Moctezuma, la princesse Papantzin. Elle fit ce que l'on appellerait aujourd'hui une expérience aux frontières de la mort. On la crut morte, mais à peine l'avait-on enterrée qu'on l'entendit crier et appeler à l'aide. Elle raconta alors une expérience étrange : elle avait vu un être de lumière, portant une croix noire sur le front, qui l'avait emmenée au bord de l'océan. Là, elle avait vu arriver d'énormes navires avec d'autres croix sur leurs voiles. On lui avait expliqué que, de ces navires, allaient descendre des « hommes barbus et armés, prédicateurs d'une nouvelle religion ».

Ce récit fit autant d'effet qu'il n'était que la confirmation d'une tradition ancienne concernant un personnage mystérieux du même nom que le grand dieu Quetzalcoatl. Cet autre Quetzalcoatl avait été le roi-prêtre de Tula. Il était blanc de visage, de grande taille et barbu. Comme le dieu lui-même, il ne voulait pas de sacrifices humains, car il aimait son peuple. Il ne sacrifiait que des couleuvres, des oiseaux et des papillons. Il « est associé à une croix, qui souvent décore ses vêtements, symbole des quatre directions de l'univers et, peut-être comme chez les Mayas, stylisation du plant de maïs, donc « arbre de vie ». Il avait succombé aux ruses de ses ennemis et avait dû quitter le pays, mais il devait un jour revenir avec quelques serviteurs pour réclamer le pouvoir qui lui était dû. Ses compagnons seraient blancs et barbus comme lui-même, et moitié hommes, moitié cerfs. Les Indiens du Mexique ne connaissant pas les chevaux, on comprend aisément que les textes aient eu recours à ce qu'il y avait de plus approchant dans leur entourage. De fait, les Aztèques et autres peuples du Mexique mettront quelques temps à réaliser que ces centaures sont faits de deux éléments complètement indépendants. Certains historiens se sont demandé si ce Quetzalcoatl ne serait pas en fait l'apôtre Thomas. Selon une hypothèse plus probable, il s'agirait de quelque chrétien, rescapé d'un naufrage, qui aurait entrepris déjà une première prédication, annonçant qu'un jour futur, certainement d'autres hommes viendraient de la mer annoncer le vrai Dieu.

Quoi qu'il en soit, lorsque Hernan Cortés arriva aux portes de Mexico, l'empereur Moctezuma le reçut par ces paroles très révélatrices : « Seigneur, sois le bienvenu dans ce pays, dans ta ville. Tu es venu t'asseoir sur l'icpalli royal que j'ai occupé en ton nom. Je t'attendais depuis quelque temps ». Comme, conclut Jacques Soustelle, après cette citation : la conduite de Moctezuma « ne s'explique que par la connaissance qu'il avait des présages et par l'acceptation de la fatalité ».

#### **Une conquête qui tourne au pillage :**

Cependant, l'attitude des conquérants n'avait pas été très heureuse. Une fois la victoire obtenue, l'administration espagnole s'était mise en place, mais l'unanimité était encore loin d'être faite sur la manière dont on devait traiter les Indiens. Certains juristes, théologiens et hommes de science soutenaient que les Indiens n'étaient pas des êtres humains ou, du moins, pas de la même nature que les Espagnols. Pour eux, donc, les Indiens n'avaient pas les mêmes droits que les conquérants et certains théologiens voulaient même

leur nier le droit de recevoir les sacrements de l'Église. Pour les rois d'Espagne, au contraire, les Indiens descendaient d'Adam comme les Espagnols et ils avaient été sauvés par le même Christ. C'est pour faire triompher cette position que le pouvoir royal dut remplacer les membres du premier gouvernement collégial par un nouveau collège.

En fait, cette période de 1530-1531 est une période cruciale. Le premier gouvernement collégial (« La Première Audience ») s'était conduit de façon abominable. Et non seulement envers les Indiens mais aussi envers ceux du clergé qui prenaient leur défense. « La persécution du Président et de ses juges contre les prêtres et le clergé est pire que celles d'Hérode et de Dioclétien », aurait écrit le premier évêque de Mexico, Zumarraga. C'est en 1530 que le roi Charles V, enfin mis au courant des abus de cette Première Audience, décida de la destituer et d'en nommer une autre. Mais le nouveau gouvernement collégial ne se mit en place, en fait, qu'au début de 1531.

Don Vasco Quiroga, juriste éminent, en fit partie et arriva à Mexico au début de 1531. Il y constata vite une situation que l'on retrouve plus ou moins dans toute l'histoire des colonies et, déjà, dans l'Empire Romain : les indigènes étaient en fait victimes de deux pouvoirs conjoints, les Espagnols et la noblesse locale sur laquelle s'appuyaient les Espagnols, mais dont, en revanche, les Espagnols protégeaient les privilèges.

On comprend dès lors sans peine combien il était important que le bénéficiaire des faveurs de la Vierge et son chargé de mission fût non seulement un Indien, mais le plus petit, le plus pauvre de tous.

### **Une religion sanglante :**

On comprend encore davantage combien le message d'amour et de consolation de la Vierge était important, quand on connaît mieux les souffrances qu'eurent à endurer les Indiens, déjà avant d'être soumis à des conquérants sans scrupules.

Mais tout cela ne peut faire oublier les horreurs de la religion qui dominait le pays.

Les historiens diffèrent parfois un peu sur le nombre des victimes offertes en sacrifice. Pour les fêtes de rénovation du grand temple de Tenochtitlan (Mexico), en 1847, certains ont évalué le nombre des victimes à 80.000, d'autres à seulement (!) 20.000. 20.000 victimes sacrifiées, en leur ouvrant la poitrine avec un couteau de pierre pour leur arracher le cœur et l'offrir au dieu !

En 1487, durant une longue cérémonie qui dura 4 jours lors de la consécration d'un nouveau temple à Tenochtitlan, quelque 80,000 captifs furent tués en sacrifice humain.

Certains spécialistes en démographie de la période précolombienne estiment que les sacrifices devaient atteindre chaque année sur le plateau central du Mexique environ 250.000 personnes.

Selon les divinités concernées, le sacrifice prenait différentes formes : arrachement du cœur, noyade, écorchement, etc. Lorsque le dieu avait eu sa part de sang, la victime était généralement découpée et l'on en mangeait les bras et les jambes dans un repas rituel. Les chroniques nous ont même laissé différentes recettes d'accommodement...

On ne peut pas vraiment attribuer ces rituels à une sorte de cruauté particulière, mais plutôt à une sorte d'angoisse permanente devant la précarité de l'ordre du monde, la peur panique que le soleil n'ait pas la force de cheminer sous terre jusqu'à l'horizon de l'est pour reparaître au matin, laissant l'univers dans d'éternelles ténèbres ; la peur que les pluies ne viennent plus fertiliser la terre, etc. Cette exigence de sang atteignait d'ailleurs les Aztèques eux-mêmes. Chaque homme, chaque femme, chaque enfant, même les bébés, devaient donner régulièrement un peu de leur sang. On sait que dans les écoles de prêtres et de nobles, à partir de l'âge de huit ans, les enfants devaient chaque matin se piquer les oreilles, la langue, les lèvres ou les parties génitales pour fournir du sang au dieu Soleil.

Et pourtant il s'agissait d'un peuple doué de grandes qualités morales, de droiture et de générosité. On ne peut s'empêcher, cependant, devant de telles atrocités, et en si grand nombre, de repenser à la réaction des missionnaires qui voyaient dans une telle religion l'œuvre de Satan.

Une terreur inexplicable s'est insinuée dans tout ce peuple et a déclenché cette sorte de folie collective, quelque étrange influence des forces du mal a faussé complètement la relation au Créateur et, du même coup, la relation entre les hommes.

Tout cela explique qu'en bien des endroits les Espagnols furent accueillis en libérateurs et que les conversions en masse au christianisme ne furent pas aussi forcées qu'une littérature hostile continue à essayer de le faire croire.

### 5) L'apparition et ses significations :

La croyance veut que Notre Dame employa le mot Aztèque Nahuatl coatlaxopeuh qui se prononce "quatlaxupe" et dont le son ressemble étrangement au mot Espagnol *Guadalupe*. Coa veut dire *serpent*, tla étant une syllabe accrochée à coa et voulant dire "le", alors que *xopeuh* veut dire *écraser ou piétiner*. Notre Dame de Guadalupe signifie, « Celle qui écrase le serpent » en référence avec l'Apocalypse et la femme qui écrase le serpent, synonyme également de la Genèse : Première apparition de Notre-Dame pour sauver la Terre qui s'est complètement égaré du chemin que Dieu lui avait tracé. L'expression aztèque : « Coatlupe » (qui écrase le serpent), ressemble phonétiquement au mot « Guadeloupe », dont les Espagnols interprétaient, par erreur, comme le nom de leur fameux sanctuaire en Espagne.

Nous lisons dans le Livre des Lévites comment le SEIGNEUR raconta à Moïse le grave crime de ceux qui offraient des enfants à Molech, se référant à la coutume de Canaan de sacrifier des enfants au dieu Molech. Les petites victimes étaient d'abord assassinées puis incinérées. (Voir Lévites 20,1-5 et 18,21) Aux Amériques, il y a cinq siècles de cela, le rituel le plus cruel en sacrifice humain jamais connu dans l'Histoire fut accompli par l'empire Aztèque. Entre 20,000 et 50,000 humains étaient sacrifiés chaque année. Ce rituel comprenait le cannibalisme des membres des victimes. La plupart d'entre eux étaient des captifs ou des esclaves, qui, de plus, incluaient aussi des femmes et des enfants. Le premier historien Mexicain Ixtlilxochitl estimait qu'un enfant sur cinq était sacrifié au Mexique. L'apogée de ces rituelles assassines survint en 1487 lors de la consécration du nouveau temple de Huitzilopochtli, somptueusement décoré de serpents, à Tenochtitlan ( maintenant Mexico) quand, lors d'une seule cérémonie qui dura quatre jours et quatre nuits , l'empereur Aztèque Tlacaelliel, adorateur du démon, présida au sacrifice de plus de 80,000 hommes au son constant de tambours géants faits de peau de serpent. Notre Dame de Guadalupe écrasa ce serpent en 1531.

Aujourd'hui, l'ancien Serpent a certainement accompli un autre chef d'oeuvre de ses rites de sang contre la vie humaine. Des millions d'enfants à naître sont tués chaque année dans le monde, par des procédés qui dans certains pays ne sont pas seulement légaux mais aussi officiellement soutenus et financés par le gouvernement. Dans de nombreux cas le procédé suit les mêmes règles que celles des sacrifices au dieu Molech: l'assassinat et l'incinération des petits enfants. Cette femme vêtue de soleil , figurant dans l'image de Notre Dame de Guadalupe, Protectrice des enfants à naître, écrasera ce serpent à nouveau.

Notre Dame de Guadalupe, habillée de soleil comme la Femme de l'Apocalypse, est bien Celle qui va enfanter l'Humanité nouvelle.

L'auto-portrait de Notre-Dame de Guadalupe est une preuve matérielle de l'Existence de Dieu.

Par la Foi, par le raisonnement, on identifie de multiples preuves intellectuelles de l'Existence de Dieu, mais cette certitude est toujours personnelle, elle est rarement communicable, elle ouvre toujours sur la contestation de celui qui doute. Ce n'est jamais le cas d'une preuve matérielle qui est là, devant soi, que l'on peut voir et parfois toucher ou photographier. Elle s'impose, mais il n'est pire sourd ou aveugle que celui qui ne veut ni voir ni entendre, et cela est la marque de Satan qui aveugle celui qu'il veut faire tomber dans la fosse infernale.

Bien sûr, il s'agit d'une cécité spirituelle et intellectuelle. Si une aiguille tombe sur un carrelage propre, elle brille et on la retrouve immédiatement; mais si elle tombe dans l'herbe on ne la retrouve pas. Il en est de même d'une preuve matérielle que l'on montre à une intelligence dont la mémoire est saturée par les mille et une théories jamais prouvées, mais répétées sans arrêt par la presse écrite, parlée et télévisée. La complexité des idées en elles-mêmes, les termes inusités et savants pour les exposer, tout participe à l'aveuglement de l'individu.

A l'opposé, la Vérité Divine est simple et claire. Si l'on remplaçait les 1844 pages de la Bible dite "de Jérusalem" par un seul mot: AMOUR, on aurait déjà la Vérité Divine, nécessaire et suffisante. Nul ne peut

connaître la valeur exacte de la fraction (1531 / 7655) sans la simplifier pour trouver qu'elle est égale à 1/5ème.

Satan se sert de la complexité apparente pour nous cacher la Vérité du Bon Dieu, simple, claire et évidente. Dans la lignée d'un Individu on trouve ses Parents, ses Ancêtres, et la pensée remonte ainsi jusqu'aux premiers Parents. La Bible, qui est vraie, les nomme Adam et Eve; elle expose que Dieu les a créés. Donc la "graine" de cet immense arbre généalogique de l'Humanité, et de tout homme, vient de Dieu. Je viens de Dieu, comme tout ce qui vit, comme tout ce qui existe. Donc Dieu existe et, forcément existent aussi les preuves de Son Existence.

La preuve "par 9" permet de vérifier l'exactitude d'une multiplication ou d'une division. Pour un problème de mathématique plus complexe, la discussion du résultat prouve que la solution trouvée est exacte, et elle seule. Quand une Personne de Nouvelle Calédonie m'envoie un chèque, je sais qu'elle existe; son chèque me le prouve et sa signature me dit qui elle est. Selon ce qu'enseignent toutes les Religions, Dieu est Esprit et Il est aussi Tout-Puissant. Donc tout acte, tout fait, inexplicable par une loi connue de la Nature ou de la science, et impossible à réaliser par un homme, prouve l'Existence de Dieu. Car, selon la Loi de Causalité, tout fait a une Cause, un Facteur, celui qui fait...

Et d'abord, quelle que soit sa forme, la Vie est une preuve de l'Existence de Dieu. Je suis vivant parce que Dieu existe.

Cette preuve matérielle de Notre Dame de Guadalupe est détenue par l'Eglise depuis 1531.

#### 6) Chapelet de la Sainte Messe et Notre Dame de Guadalupe:

A l'intersection de la couronne du chapelet de la Sainte Messe se trouve une médaille sur laquelle se trouve l'image de Notre-Dame de Guadalupe.

Il est dit dans les messages donnés au petit enfant de la Divine Volonté que l'icône de Notre Dame de Guadalupe est « un remède pour notre temps. C'est une image sûre qui va nous faire tenir debout face aux tempêtes du mal qui se déchaîneront dans l'Eglise » (extrait du message donné le 6 janvier 2013).

Et en effet, comme nous avons pu le voir dans toute l'analyse qui précède, Notre-Dame de Guadalupe constitue un réel pilier pour notre foi, l'une des trois blancheurs. Il nous faut garder précieusement ce miracle dans notre cœur, n'hésitons pas à regarder souvent son image miraculeuse qui aux yeux des scientifiques également, semble vivante !

Invoquons souvent Notre Dame de Guadalupe pour la protection de toute vie et pour nous rapprocher de son Fils, principalement lors du Saint Sacrifice de la Messe.

#### **Conclusion :**

Nous avons là un miracle immense pour notre quotidien, cadeau immense de Notre Mère pour la plus grande Gloire de Notre Seigneur Jésus Christ. Ne laissons pas ce trésor inestimable enfouis et portons-le à nos frères et sœurs pour qu'ils puissent retrouver toute la Joie de Dieu au quotidien. Notre vie à un sens, quelle bonheur et quelle merveille de se savoir aimer infiniment par Dieu ! Aujourd'hui, donnons-Lui notre OUI total et suivons-Le !